



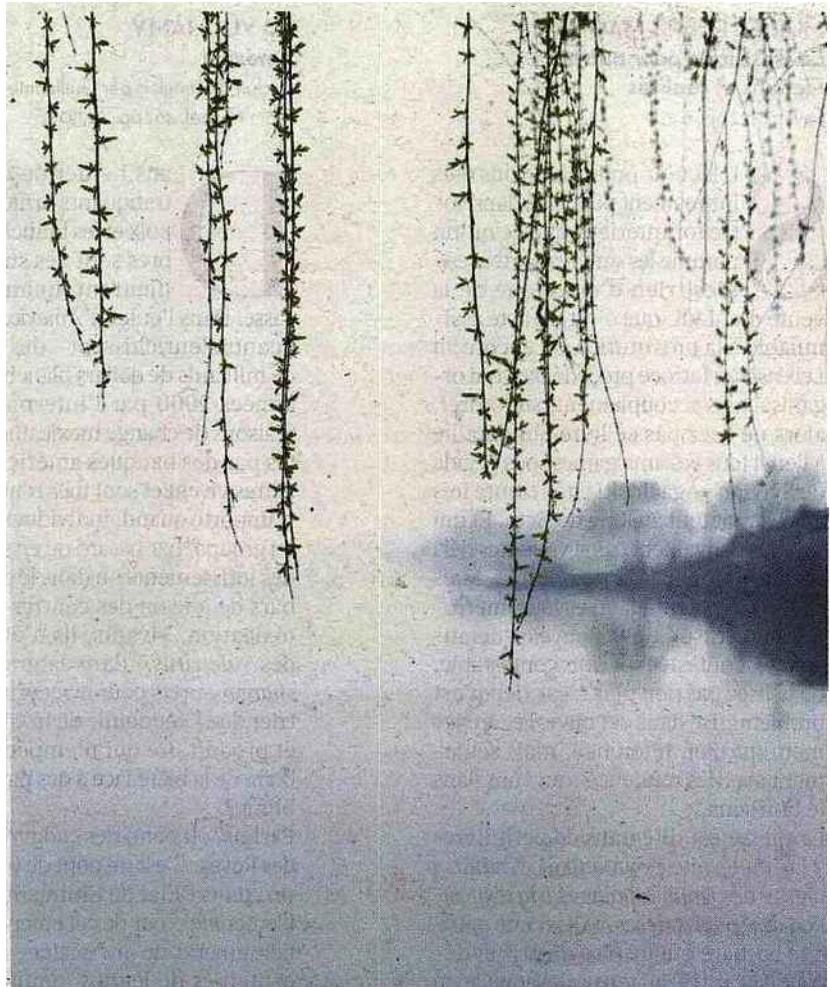
# Tout en ouïes La romancière sud-coréenne Gu Byeong-mo conte avec humour et cruauté l'existence âpre d'un garçon sirène

**GU BYEONG-MO** *Fils de l'eau*

Traduit du coréen par Lim Yeong-hee et Mélanie Basnel Picquier, 194 pp, 18,50 €.

**L** n'a pas deux trous rouges au côté droit, mais un seul de chaque côté de la tête, derrière les oreilles. Au vu de la description – une entaille recouverte d'une sorte de paupière, une petite plaie en forme d'arc de cercle, qui palpite et recrache de l'eau – le lecteur met un mot sur le phénomène avant même que celui-ci soit écrit noir sur blanc. Oui, bien sûr, ce sont des branchies. Mais le médecin qui examine l'enfant ainsi décoré s'en désintéresse : «*Ce n'est pas joli, mais ce n'est pas grave.*»

Naturellement, si on commence la lecture de *Fils de l'eau* par le prologue, on est tout de suite dans le bain, et c'est le cas de le dire. Mais les prologues, neuf fois sur dix, se bonifient d'être lus après l'épilogue. Aussi convient-il de commencer *Fils de l'eau* par le premier chapitre, «Le vieil homme et le lac», et de patienter un peu, afin de se laisser surprendre par l'apparition de l'enfant-poisson. Plus tard, il sera un sauveteur valeureux. A l'origine, il s'agit d'un orphelin de 4 ou 5 ans, repêché dans le lac (un vrai dépotoir), recueilli dans un foyer qui ne compte qu'un garnement et son grand-père. L'enfant aux branchies y est baptisé Gon.



STEPHEN WILKES GALLERY STOCK PHOTONONSTOP

Il était une fois un père désespéré. Ne percevant plus depuis plusieurs mois «son maigre salaire d'un million quatre-vingt mille wons», il est chassé de son logement et se retrouve à vivre dans sa voiture avec son petit garçon. Chaque fois qu'il se sent trop mal, l'homme se rend au lac respirer la brume et l'odeur des algues. Arrive un jour où l'acharnement du sort est tel que les effluves du lac ne peuvent plus rien. Alors il entre dans l'eau, l'enfant dans les bras. Le petit ne comprend pas grand-chose, mais le père tient à lui expliquer : «Il avait donné le meilleur de lui-même, même dans les pires situations de sa vie, mais il ne pouvait plus revenir en arrière maintenant qu'il avait tué son patron en le frappant avec un vase en porcelaine blanche qui était une imitation du style Baekja du royaume Joseon.»

L'humour de l'auteur s'exerce sous cape et uniquement dans l'évocation des rapports de classe. Gu Byeong-mo, née en 1976 à Séoul, écrit à la fois pour les adultes et la jeunesse (Picquier a publié un roman pour adolescents il y a deux ans, *les Petits pains de la pleine lune*). Elle aime de toute évidence mêler les univers, mettre des notes de cruauté économique dans le conte, et, à l'inverse, prouver à ses grands lecteurs qu'on peut encore leur raconter des histoires, fussent-elles piquetées de blogs, mails et autres SMS.

Pourvu par la nature d'une capacité de

résilience fantastique, notre garçon sirène, le dos couvert d'écailles fluorescentes, a donc développé des attributs de poisson : ils lui ont permis de s'en tirer quand son père a voulu le suicider en même temps que lui. Il est en vie, il doit la gagner. Obligé de quitter son foyer d'adoption, Gon l'innocent s'installe au bord d'une rivière, incognito, dans une misérable maison d'hôtes. «Gon n'avait jamais payé de loyer. Les propriétaires ne lui en réclamaient pas et lui donnaient même un peu d'argent de temps en temps pour le remercier de son aide : il transpor-

**«Il eut soudain l'impression que sa vie n'était qu'une fine couche de glace [...], qui résistait tant bien que mal à condition que personne ne vienne le piétiner avec des chaussures pleines de terre.»**

tait les caisses d'alcool, s'occupait des livres de comptes et subissait patiemment les excès des ivrognes. [...] Les propriétaires le laissaient tranquille mais lui donnaient malgré tout des choses à faire pour qu'il ne se sente pas inutile.» Gon est davantage dans son élément dans l'eau mais il ne lui déplait pas de prendre l'air en compagnie d'une femme. L'une, toxicomane, ressemble à la mère qu'il n'a pas connue : elle lui dit qu'il est beau, d'autant plus sincère qu'il ressemble au rêve de poisson qu'elle fait

sous l'emprise de la drogue. Une autre femme vient le débusquer dans son auberge, porteuse d'un récit où l'auteur a mis une goutte de psychologie : le petit-fils du vieil homme qui a recueilli Gon n'a cessé de persécuter le petit orphelin ichtyosique. Fasciné et dégoûté, sadique mais loyal, il était surtout jaloux. Le jour où il lui faudra plonger dans le tsunami pour sauver son grand-père, de fait, il ne pourra pas se raccrocher aux branchies qu'il n'a pas.

Quand elle se manifeste, l'émotion de Gon nécessite des images aquatiques :

«Il eut soudain l'impression que sa vie n'était qu'une fine couche de glace prête à céder à tout moment, mais qui résistait tant bien que mal à condition que per-

sonne ne vienne le piétiner avec des chaussures pleines de terre.» Il faut sans doute comprendre que les flots où s'ébroue Gon représentent le cours de l'existence. Il nous faut ramer durement, ce n'est pas un fleuve tranquille. «Un mot de l'auteur» vient en conclusion dire que «nous avons tous besoin d'être entourés de ces êtres qui sont pour nous aussi indispensables que les branchies aux poissons et, heureusement, j'ai ces gens-là autour de moi».

CLAIRE DEVARRIEUX